

“

D'ÉPAIS
MATELAS
DE GLACE
ÉMERGÉE,
BLANCHE, AUX
CONTOURS
IRRÉGULIERS,
SE DÉPLACENT
AU GRÉ DE
LA HOULE,
PORTÉS PAR
UN SOCLE
BLEUTÉ.

”

La plupart des passagers sont alités. Me terrer au fond de ma couchette est une option attrayante mais je veux profiter de ces premières heures en mer. Je me promène à l'extérieur du bateau, regardant les vagues, discutant avec les rescapés, m'arrêtant parfois pour m'alléger l'estomac. Alberto S., un voyageur dans un état similaire au mien – malade, mais parmi les plus chanceux – m'accompagne. De temps à autre, nous vomissons côte à côte tout en échangeant, entre deux haut-le-cœur, des plaisanteries sur notre situation.

Je me lève le lendemain en meilleur état : toujours nauséux, mais avec le sentiment que je ne vomirai plus. Prendre une douche m'amuse : j'essaie de garder l'équilibre sans m'aider des mains mais les ondulations m'envoient valdinguer contre les parois. Je m'habille et décide de sortir de la chambre. Le bateau s'incline à bâbord et la porte, quelques mètres plus loin, se retrouve plus haut que moi ; j'escalade plus que je ne marche. Puis, alors que j'atteins le seuil, l'Astrolabe gîte vers tribord et je suis propulsé dans le couloir. Je m'écrase contre le mur en face sans la moindre élégance.

Le brise-glace, bondé la veille, semble presque vide. Je croise juste, parfois, quelques créatures apparentées aux zombies : un visage pâle, un regard vide, une démarche titubante et répondant aux « ça va ? » par un grognement à la limite de l'intelligible. Je me balade, me déplaçant comme une ballerine éméchée pour compenser les mouvements du navire. Arrivé dans le salon passager, j'escalade le plancher jusqu'à un fauteuil, d'où j'observe des packs de bouteilles d'eau posés sur le sol traverser la longue pièce dans un sens, puis dans l'autre. Après une vague particulièrement haute, j'entends le fracas impressionnant de casseroles, de couverts et d'autres objets se déversant par terre. Puis la voix du cuisinier : « Ah, mais quel bateau de merde ! »

Puisque je suis parmi les mieux portants, j'amène des bananes et de l'eau aux plus malades, discutant avec ceux qui réussissent à articuler pour les distraire de leur nausée. La tournée achevée, je sors sur les côtés du bateau profiter des sensations offertes par les vagues et le vent, ou à l'arrière regarder les albatros qui planent au-dessus du sillage. Leurs déplacements au ras de l'eau, de longues glissades rarement interrompues par un battement d'ailes, ont quelque chose de fascinant.

J'attends le lendemain pour me risquer à lire : plus tôt, fixer un écran ou une feuille de papier aurait probablement exacerbé ma

—
Un fragment
de banquise
à la dérive.
—